

CHRÉTIEN AUJOURD'HUI, MOI, POURQUOI ?

(Contribution au travail du groupe « suscitation d'écrits » – CeM72 – septembre 2012)

« C'est à Antioche que, pour la première fois, le nom de "chrétiens" fut donné aux disciples » (Ac 11, 26). « Chrétien », c'est-à-dire « référé au Christ » (« au Messie », « Christ » étant l'équivalent grec de l'hébreu « Messie »), celui qui a reçu l'onction, ce « chrême » (gc. *chrisma*) dont j'ai moi-même été oint au baptême et à la confirmation. « Chrétien » n'est donc pas le nom que les disciples, ceux qui sont dans la suite du Christ, se donnent subjectivement à eux-mêmes mais le nom que leur attribuent objectivement – parce qu'ils ont la « marque » du Christ – les milieux non-chrétiens. « Chrétien » : objectivement dans la suite du Christ, de l'homme de Nazareth, de celui dont Pierre parle ainsi chez le païen Corneille : « Vous savez comment Dieu lui a conféré l'onction d'Esprit Saint et de puissance ; il est passé partout en faisant le bien, il guérissait tous ceux que le diable tenait asservis, car Dieu était avec lui » (Ac 10, 38). Chrétien aujourd'hui, je suis dans la suite du Christ, je suis le Christ – merveilleuse équivoque du français –, je marche délibérément – d'un profond désir et en aussi claire conscience qu'il est possible – et avec d'autres – le peuple de l'alliance, l'assemblée (gc. *ekklésia*) de toutes celles et de tous ceux qui hier, aujourd'hui et demain « compagnonnent », partagent le même pain et la même parole – sur le chemin ouvert par le marcheur de Galilée, lui-même dans la suite de ceux qui ont avant lui et comme lui pratiqué l'ouverture – Abraham, Moïse, Élie, les prophètes d'Israël, Jean-Baptiste, etc.

Si le chrétien que je suis se reconnaît à son *Credo*, les mots de ce *Credo* ne lui parlent plus aujourd'hui de la même manière que jadis – quand ils le parlaient davantage qu'ils ne lui parlaient. À la position arrêtée, imperturbable, dogmatique, suffisante, intimidante aussi, que cela évoque trop souvent je préfère le lien, le liant (c'est cela que veut dire « symbole ») que cela me paraît désormais figurer. « Je crois en Dieu le Père ». « En Dieu » : à la superbe et terrifiante idole à qui s'adressaient (le « en » directionnel et distanciant) invocations, génuflexions et sacrifices s'est progressivement substituée la paternité embrassante (le « en » ambiant et intériorisant), celle qui se manifeste au prodige (Lc 15, 20), le « sein du Père » dans lequel est le Fils (Jn 1, 18), le « sein de Jésus » sur lequel repose le disciple qu'il aimait (Jn 13, 23), le « sein d'Abraham » accueillant Lazare (Lc 16, 22), etc. J'ai de plus appris – de la grammaire et de l'expérience – que le latin « *credo* » ne se traduisait bien qu'en inversant le sens qu'impose spontanément le français : « *credo in unum Deum* » exprime en réalité non pas un sens qui partirait de moi en direction d'un objet de croyance (comme croire au Père Noël) mais au contraire un sens qui part de lui et me traverse, m'enveloppe, me baigne de la confiance qu'il me fait et dans laquelle, personnellement, il me tient. C'est pourquoi Benvéniste suggère de traduire : « j'ai du crédit auprès de Dieu » – n'est-ce pas d'ailleurs cela l'alliance et ce que rapporte Isaïe : « car moi, le Seigneur, je suis ton Dieu, le Saint d'Israël, ton sauveur... Tu vaux cher à mes yeux, tu as du poids et moi je t'aime », Is 43, 3-4) ?

« Et en Jésus-Christ... ». C'est-à-dire ? Là encore, j'ai été profondément remué – retourné, converti – par un commentaire du Pasteur Leplay – lequel faisait, je crois, référence à une réflexion de Florence Taubmann – sur le récit de la conversion – du renversement – de Paul au chemin de Damas (Ac 9, 1-19 mais aussi 22, 4-21 et 26, 9-18). À la question de Saul à terre « Qui es-tu Seigneur ? », la réponse n'expose pas le Christ théologique, mais le cœur même de la christianité – le Pasteur Leplay dit : « révélation

basique » – qu’est le « tu aimeras ton prochain, aimez vos ennemis » tel qu’il est décliné en Mt 25. « Je suis Jésus, c’est moi que tu persécutes » (9, 5 // 22, 8 et 26, 15) est sous sa forme la plus concise le résumé de ce qui est présenté dans le dialogue du jour du jugement : « Seigneur, quand nous est-il arrivé de (ne pas) te voir affamé, étranger, nu, malade, etc. ? – En vérité, je vous le déclare, chaque fois que vous l’avez fait à l’un de ces plus petits qui sont mes frères, c’est à moi que vous l’avez fait » (Mt 25, 40). Et quand on réalise d’autre part que le « basique » est placé dans la proximité immédiate du plus solennel et du plus haut – puisque quand la voix dit « Je suis Jésus, c’est moi », le grec reprend explicitement et volontairement la parole de révélation du buisson ardent : « *Ego eimi* » d’Ex 3, 14 –, on a la profonde conviction d’être en présence de l’évangélique pur, « nucléaire », de la condition chrétienne en son cœur – à tous les sens du mot condition : ce qui constitue l’être chrétien, ce sans quoi il n’y a pas d’être chrétien. Ce nouage de hauteur et d’abaissement est pour moi le noyau de l’être chrétien – Phil 2, 6 : « Lui, de condition divine... »

« Je crois au Saint Esprit ». Comme il se trouve en outre qu’aussitôt la révélation du « Je suis celui que tu persécutes » (Ac 9, 5), vient un « lève-toi » (9, 6) suivi d’effet – « il fut relevé » par ses compagnons » (9, 8) – et que les deux verbes employés en grec sont ceux de la « résurrection » (*anistêmi* et *egeirô*), il me semble être ainsi mis sur la voie d’une intelligence pratique, concrète, vivante de ce qu’est pour moi chrétien le Christ « ressuscité ». Je crois au tombeau vide – à l’amour « purgatoire » capable de l’emporter sur tous les germes et toutes les formes de mort – mais je ne crois pas à la magie, à l’intervention d’une puissance surnaturelle qui aurait permis à un homme de traverser la mort sans en être finalement affecté – comment alors comprendre le « tout est accompli » et le « il livra l’esprit » en Jn 19, 28-30 ? Je crois encore moins à l’idée que l’individu Jésus aurait traversé la mort parce qu’il était plus qu’homme, pourvu d’un privilège que ni vous ni moi – ni aucun de celles et ceux qui sont dans la condition commune – n’avons. Ce qu’en revanche je crois, c’est que l’homme Jésus a vécu de telle manière – « jusqu’au bout » » (Jn 13, 1), jusqu’à la croix – que l’Esprit répandu dans et par l’accomplissement de cette vie-jusqu’à-la-mort est tout à la fois, manifestation et re-suscitation du Christ : concrètement – et pour autant que j’accueille le don qui m’est fait –, je suis/nous sommes/l’Eglise est la re-suscitation du Christ, je suis/nous sommes/l’Eglise est la relève du Christ, ce/ceux sans quoi/sans qui il n’y a pas de victoire sur la mort, sur toutes les formes de mort.

Alors « résurrection » cesse d’être un mot-écran et je ne suis plus intimidé ni sensible à la sorte de chantage qu’il m’a souvent semblé s’exercer dans l’usage fait de la phrase de Paul en 1 Cor 15, 14 : « Si Christ n’est pas ressuscité notre prédication est vide et vide aussi notre foi. » Au lieu de la sommation idolâtrique à croire quelque chose, au lieu de la croyance théorique et passive à un fait daté, passé, circonscrit, ponctuel, « une fois pour toutes », ne concernant qu’un individu, ne tenant qu’à une aventure individuelle, j’entends une invitation active, pratique et commune à la re-suscitation du Christ : si je/nous/vous ne suis/ne sommes/n’êtes pas les vecteurs, les re-initiateurs de la force de vie/santé/salut qui a rempli et orienté son existence de Christ, alors

- « notre prédication est vide » : au lieu d’une prédication centrée sur la momification d’un passé – alors que le tombeau est vide –, une prédication de grand vent, axée sur la suscitation de sujets, une prédication « à la première personne » qui, à son tour, « livre l’Esprit ».

- « notre foi est vide » : au lieu d'une croyance chosiste, dogmatique, un croire inspirant-respirant une action, une vie. Du fait de ce croire, je suis/nous sommes/vous êtes la re-suscitation du Christ, la preuve vivante de la force de vie qui relève (le défi) de la mort.

Je trouve dans un commentaire par Levinas d'une page du Talmud et d'un propos de Rav Nachman (*Difficile liberté*, Albin Michel 1994, p. 120) cette phrase étonnante : « Le Messie, c'est Moi, Etre Moi, c'est être Messie. » Nulle prétention là mais seulement la responsabilité des responsabilités : « Le fait de ne pas se dérober à la charge qu'impose la souffrance des autres définit l'ipséité même. Toutes les personnes sont Messie. » Là encore Paul va à l'essentiel : « Ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi » (Gal 2, 20). Au contraire de l'aliénation du moi, comme il m'est arrivé de le penser, il s'agit de son assomption, de son relèvement : sa suscitation, son épanouissement.

Curieux dédoublement du Christ re-suscité. Dédoublement indépassable, puisqu'il empêche la clôture idolâtrique sur une présence « saisissable », « réelle », « totale » : « ne me touche pas (*noli me tangere*) » (Jn 20, 17). Dédoublement nécessaire, vital, du chrétien suscité, « levé » par l'Esprit du Christ : il n'est tel qu'en Eglise – « quand deux ou trois... » – et dans la compagnie des autres. Le Christ c'est l'autre – « celui que tu persécutes » – et en même temps, le Christ c'est moi – en tout cas : pas sans moi. Je suis le Christ : suivre et être. Dans ce « suivre-être le Christ », on ne peut, comme lui, qu'être partagé. Je comprends mieux ainsi la dualité du « visage » chez Levinas : tout à la fois hauteur et majesté appelant à la responsabilité en même temps que fragilité et petitesse de « la veuve et l'orphelin » entièrement remis à cette responsabilité.

Impératif – je dirais même « vital » et profondément christique – me semble de ce fait le détachement par rapport à toute croyance en une survie personnelle – cela me paraît incompatible avec la remise de l'Esprit et le « tout est accompli ». Les pages de Paul Ricoeur dans *La critique et la conviction* (Calmann-Lévy 1995, p. 229-239) me sont à cet égard très précieuses. La seule ouverture, selon lui, est celle qu'offre le Ps 8 : « Qu'est le mortel que tu en gardes mémoire ? Le fils d'Adam que tu en prennes souci ? » Cette ouverture nourrit l'espérance d'abord tournée vers toutes les victimes – une par une –, en particulier celles, anonymisées, des grands meurtres de masse : « L'existence humaine qui n'est plus, mais qui *a été*, est en quelque manière recueillie dans la mémoire d'un Dieu qui en est affectée. [...] L'existence ainsi recueillie "fait une différence" en Dieu » (p. 238).

« Que Dieu, à ma mort, fasse de moi ce qu'il voudra. Je ne réclame rien, je ne réclame aucun "après". Je reporte sur les autres, mes survivants, la tâche de prendre la relève de mon désir d'être, de mon effort pour exister, dans le temps des vivants » (p. 239).